

Mercredi 2 Décembre : L'expérience du désert...de la nuit de la Foi...de la Croix.

Le désert pour Charles et Thérèse.

Charles de Foucauld

Un jeune déboussolé : l'expérience de la faiblesse

Il fera d'abord l'expérience de sa faiblesse au coeur même de son enfance et de sa jeunesse. On peut parler d'un jeune sans repères (1874-1881). La mort de ses parents à l'âge de six ans l'a profondément perturbé. Puis viendra la mort de son grand-père, à l'âge de 20 ans. Ce sont deux deuils affectifs qui viennent fragiliser une personnalité très riche mais très sensible. On peut dire qu'après la famille, ce qui l'a déstabilisé, c'est le fait de devoir quitter Strasbourg avec la guerre de 1870. Il a vu des atrocités venant des Prussiens. Il en restera marqué toute sa vie. Le fait de devoir quitter le sol natal est encore un déracinement de plus et une perte de repères. Mais peut-être que ce qui va marquer le plus Charles de Foucauld, c'est la perte de la foi alors qu'il vient d'avoir 17 ans. Il dira qu'il est **comme déboussolé**. « A 17 ans, j'étais tout égoïsme, toute impiété, tout désir du mal : j'étais comme affolé. » (Lettre à Marie de Bondy 1892).

En 1882, alors qu'il est officier, il présente sa démission de l'armée : Il a été cause d'un certain nombre de scandales, mais surtout il éprouve un vide indicible. Il a à peine 24 ans et il écrit à son ami, Gabriel Tourdes : « Je déteste la vie de garnison. Je trouve le métier assommant en temps de paix. A quoi bon traîner sans aucun but une vie où je ne trouve aucun intérêt. J'aime mieux profiter de ma jeunesse en voyageant. De cette façon, je m'instruirai et ne perdrai pas mon temps ».

On peut dire que sa jeunesse révèle un sentiment d'échec. Il a eu des moyens de vivre ... il a même disposé d'une fortune qu'il a en partie dilapidée, mais il a perdu ses raisons de vivre. On peut parler d'un jeune sans repères qui a perdu le goût de vivre et qui ne sait plus où s'orienter.

Ce sera l'exploration du Maroc qui le sauvera mais surtout la présence, l'affection de sa cousine, Marie de Bondy, et de sa soeur Marie de Blic, qui va le sortir de sa désespérance. Dieu va mettre sur sa route un guide spirituel exceptionnel, un saint prêtre qui va lui permettre de retrouver un équilibre humain et spirituel. Il s'agit de l'abbé Huvelin. La conversion de 1886, l'effusion de l'Esprit-Saint en l'église Saint Augustin à Paris, comme l'on dirait aujourd'hui, va lui faire entrevoir l'appel de Dieu et l'ouverture de sa vie sur d'autres horizons. La contemplation de Jésus à Nazareth et la découverte de la dernière place vont trouver chez cet homme blessé mais désormais réconcilié, une résonance toute particulière. Une autre pauvreté que Charles de Foucauld va devoir assumer, à cause de son tempérament impétueux et impatient, c'est la difficulté de discerner sa vocation. Autant chez certaines personnes, l'appel de Dieu est lumineux pour un état de vie précis et même au niveau des lieux, autant pour d'autres il peut devenir une errance. Il en est ainsi de frère Charles. Pendant 15 ans, entre sa conversion (1886) et son ordination sacerdotale (1901), on a l'impression que sa soif d'absolu : « Etre avec Jésus » « Ne vivre que pour Dieu » va le conduire à des impasses. Cette longue errance a parfois désespéré l'abbé Huvelin. Combien de fois n'a-t-il pas dit : « Pour le reste, on verra plus tard. Continuez... persévérez... restez » mais comme un cheval fougueux, Charles de Foucauld était déjà parti. Il lui a été difficile d'entrer dans le temps de Dieu qui n'est pas celui des hommes. Le dernier conseil que l'abbé Huvelin lui donnera avant sa mort (1910), c'est celui-ci : « Avant tout, laissez agir la grâce ». Frère Charles comprendra un jour que Dieu écrit droit avec les lignes courbes de sa vie. Une dernière expérience spirituelle transformera sa vie : c'est celle de la mission en terre d'Islam. Le chemin de sainteté qu'il doit emprunter passe par l'offrande de sa pauvreté (1901 -1916). D'abord à Béni-Abbès, où il fera l'expérience de ses contradictions. Voulant trop vite convertir et baptiser, il comprend que la mission en terre d'Islam passe par d'autres chemins. Il veut fonder une fraternité à Béni-

Abbès et il reste seul. Son projet demeure apparemment stérile. En 1905, il écrit avant de partir à Tamanrasset : « Fonder au coeur du pays Touareg le sanctuaire, la fraternité du Sacré-Coeur de Jésus... J'offre ma vie pour la conversion des Touaregs, du Maroc, des peuples du Sahara, de tous les infidèles. Je veux imiter Jésus dans sa vie cachée à Nazareth » (Lettre à Marie de Bondy-1905)

Charles de Foucauld se souvenait sans doute de son expérience au cœur du désert marocain quand il avait fait son exploration du Maroc. Mais ce qu'il écrit à Nazareth est sans doute prophétique car le désert qu'il décrit est davantage une expérience spirituelle que les étendues de sable qu'il traversera. Il lui faudra presque cinquante ans pour trouver sa voie, sa réponse à l'appel de Dieu. Et encore, quand il se trouvera à Tamanrasset, il ne posera aussi des questions sur cet appel à imiter la vie cachée de Jésus à Nazareth. Devant le peu de fécondité de sa vie, il se rapprochera son manque de sainteté. En 1910, il écrira : « On se sent comme l'olive restée seule, oubliée après la récolte ». Après sa mort, un prêtre Sulpicien écrira à Louis Massignon : « Il y a eu très peu d'adhésions. Pas de réussite. Vous le voyez, il n'y a jamais eu d'union parce que presque personne n'avait répondu à l'appel. Et actuellement, la chose est humainement parlant, complètement terminée. Je suis étonné de cette conclusion. Le Père de Foucauld était une âme si sainte, si généreuse. Il semblait bien que Dieu l'avait suscité pour quelque chose de spécial. Et voilà que tout est détruit par sa mort. Maintenant, le voilà près de Jésus. Il semble que son idée ne peut plus se réaliser ». On semble entendre ici les mêmes remarques que celles qui ont été prononcées après la mort de la petite Thérèse. Une sœur du Carmel ajoutera : « on n'aura rien à dire de cette petite sœur ». L'expérience de l'anéantissement, car c'est ainsi qu'en parle Charles de Foucauld, il va la vivre à l'âge de cinquante ans. On peut dire que lui, il va communier d'une certaine façon à l'abandon, au silence de Dieu et que c'est cela la grande expérience du désert qu'il va traverser.

1908 : Cinquante ans : Nous venons d'évoquer cette année 1908, mais il est important de revenir sur le sens de cet événement. « L'homme apprend à vivre jusque 50 ans, écrit le Père Monier, après il se hâte de vivre ». Tout ne bascule pas d'un coup à cinquante ans, c'est évident. Mais dans la vie de Charles de Foucauld, c'est une étape importante. Il ne lui reste plus que huit ans à vivre. On ne peut pas dire qu'il y ait un avant et un après qui seraient totalement dissemblables. Mais le corps a perdu son apparence de jeunesse. Il ne s'est pas beaucoup occupé de sa santé. Il est devenu plus vulnérable. A cinquante ans, certains vivent cette période dans la débandade sans gloire avec l'envie de recommencer leur vie, presque de retourner dans le ventre de leur mère. D'autres atteignent la vraie liberté dans la réconciliation avec eux-mêmes. Pour certains, c'est l'âge des grandes synthèses. On pense aux écrivains, aux poètes, aux philosophes, aux musiciens, qui ont souvent mûri une œuvre maîtresse. Au niveau spirituel, c'est l'âge où l'on apprend à ne pas désespérer de sa pauvreté et à l'offrir. On appelle cela le réalisme spirituel. Comme le dit magnifiquement Bernanos dans le « Journal d'un curé de campagne » : « Il est plus facile que l'on croit de se haïr. La grâce est de s'oublier. Mais si tout orgueil était mort en nous, la grâce des grâces serait de s'aimer humblement soi-même comme n'importe lequel des membres de Jésus-Christ ». La petite Thérèse qui a eu la grâce très jeune de découvrir le réalisme spirituel écrivait : « Il ne suffit pas de s'accepter, il faut encore s'offrir ». On pourrait dire qu'à cinquante ans, on entre peu à peu dans le temps de Dieu qui n'est pas celui des hommes, ni des animaux, ni des choses. Seul Dieu est capable de réconcilier les contraires, la force et l'humilité, la vie et la mort, et l'ultime grâce de se réconcilier avec l'ivraie et le bon grain qui se trouve au fond de l'être humain.

Charles de Foucauld à travers l'épreuve qu'il a vécue, a reçu la grâce de se réconcilier avec lui-même. Mais pour Charles de Foucauld, la souffrance morale et spirituelle qui l'habite vient d'un sentiment d'échec au niveau de l'Évangélisation. Il découvre que la religion musulmane est bien ancrée chez les Touaregs et qu'elle constitue un obstacle comparable à celui rencontré à Beni Abbès. Il perçoit l'habileté de certains marabouts, comme Cheik Beye, le père spirituel de l'amenokal Moussa, qui recommande

de ne pas résister à la présence française, mais en revanche à la christianisation. D'ailleurs, au début de 1908, dans une lettre à l'abbé Huvelin, il fait un bilan sévère de sa présence au Sahara : « Plus de vingt et un ans que vous m'avez rendu à Jésus et vous êtes mon père ; près de 18 ans que je suis entré au couvent ; dans la 50^{ème} année de mon âge : quelle moisson je devrais avoir et pour moi et pour les autres ! Et au lieu de cela, à moi la misère, le dénuement, et aux autres pas le moindre bien ... c'est aux fruits qu'on connaît les arbres et ceci me montre ce que je suis ». Il fera le même bilan dans une lettre de juin 1908 à l'abbé Caron : « Je n'ai pas fait une conversion sérieuse depuis sept ans que je suis là ». Jusqu'alors, c'était un riche de biens, de culture, de relations, de savoir, de religion et de civilisation qui venait apporter aux pauvres. Désormais, il est devenu un pauvre qui accepte de recevoir d'autres pauvres. C'est au moment où il est réduit à l'impuissance la plus totale, qu'il accepte de dépendre des autres. Les pauvres vont lui partager ce qu'ils ont de plus précieux : un peu de lait qui va lui sauver la vie. Spontanément, ils se sont privés, ils ont privé leurs enfants pour le sauver, lui l'étranger. Il ne sait pas que ce jour-là, il est devenu un frère, un petit frère.

Le désert pour Thérèse.

Nous pensons immédiatement que pour Thérèse, le désert, ce sera la nuit de la foi qu'elle va traverser pendant les derniers mois de sa vie. Ceci est vrai mais il faut aussi se rappeler qu'une vie au Carmel est à la fois une vie de solitude et une vie communautaire. Le Carmel est aussi ce désert où l'on cherche Dieu dans le grand silence et la profonde solitude. Thérèse écrit : « Je sentis que le Carmel était le désert où le bon Dieu voulait que j'aie aussi me cacher. » Le Carmel ressemble à la fois au cœur du désert mais il est

aussi le désert du cœur. La vie de foi est toujours une marche au désert. Thérèse fera parfois allusion à cette vie communautaire. Elle fera cette remarque à propos du Carmel : « La communauté semble marcher sur une corde. C'est un vrai miracle que le bon Dieu opère à chaque instant en permettant qu'elle garde l'équilibre. » Thérèse évoquera aussi les souffrances et les heures de la vie communautaire. Elle se fera parfois appeler « la grande biquette ». Elle évoquera les piqûres d'épingle des créatures. Thérèse roulait les « R » comme certains habitants de l'Orne. Une sœur dira : « Elle ressemble à une paysanne bretonne. » Enfin le désert que Thérèse va partager c'est celui de tant d'hommes et de femmes qui ne trouvent pas la lumière de la foi. Thérèse écrit dans le manuscrit C : « Seigneur, votre enfant a compris votre divine lumière, elle vous demande pardon pour ses frères, elle accepte de manger aussi longtemps que vous le voudrez le pain de la douleur et ne veut point se lever de cette table remplie d'amertume où mangent les pauvres pécheurs avant le jour que vous avez marqué. » Un peu plus loin elle ajoute : « ah ! Que Jésus me pardonne si je lui ai fait de la peine, mais il sait bien que tout en n'ayant pas la jouissance de la foi, je tâche au moins d'en faire les œuvres. Je crois avoir fait plus d'actes de foi depuis un an que pendant toute ma vie. » (Manuscrit C. 50)

La nuit de l'espérance

Les derniers mois de l'existence de Thérèse sont marqués par une épreuve spécifique qui est en fait « la nuit de l'espérance ». Elle entra sans doute dans cette épreuve le 5 avril 1896, le jour de Pâques. Or, le Jeudi Saint et le Vendredi Saint voient surgir deux hémoptysies, coup sur coup. Dix ans auparavant, Thérèse était entrée dans la lumière, à Noël 1886. C'est Thérèse de l'enfant Jésus. Dix ans plus tard, pendant plus d'un an, elle va communier à la Passion du Christ et ce sera Thérèse de la Sainte Face. La souffrance physique correspond aussi avec la nuit des doutes : souffrances physiques et spirituelles sont associées dans la nuit de Thérèse. Elle vit une foi totalement dépouillée. Jusque-là elle n'arrivait pas à comprendre la souffrance des incroyants : « Je jouissais d'une foi si vive, si claire, que la pensée du Ciel faisait tout mon bonheur, je ne pouvais croire qu'il y eut des impies n'ayant pas la foi. Je croyais qu'ils parlaient contre leur pensée en niant l'existence du Ciel, du beau Ciel où Dieu lui-même voudrait être leur éternelle

récompense. » Et elle raconte ce qui lui est arrivé le jour de Pâques 1896 : Jésus « permit que mon âme fut envahie des plus épaisses ténèbres et que la pensée du Ciel si douce pour moi ne soit plus qu'un sujet de combat et de tourment ... » Thérèse est alors entrée dans la « nuit de l'espérance » et pas seulement celle de la foi, expérience qui annonçait la nuit de l'espérance où sombrait le monde occidental. La France traversera 3 guerres en 70 ans : 1870 - 1914- 1940. Le XX^e siècle sera le siècle le plus tragique de l'histoire avec les chambres à gaz et les goulags.

Cette nuit de l'espérance, Thérèse l'avait expérimentée aussi jusqu'à 1886. Elle était désespérément repliée sur elle-même. Elle avait tant de riches possibilités en elle-même et elle était incapable de les exprimer. L'expérience de l'Amour Trinitaire l'a bouleversée : « Je sentis la charité entrée dans mon cœur, le besoin de m'oublier pour faire plaisir, et depuis lors je fus heureuse ». Mais le désert qu'elle va traverser durant les derniers mois de sa vie est encore d'un autre ordre. Elle n'aperçoit plus l'Invisible. Elle ne sent plus la main qui la conduisait. Le pire des déserts, c'est le désert du cœur. Thérèse communiait à la souffrance de tant d'êtres humains qui n'ont plus d'espérance. Comme le disent beaucoup de nos contemporains, la plus grande des souffrances c'est la souffrance psychique. Combien de dépressions et de suicides autour de nous ! Thérèse a été tenté jusque-là. C'est la raison pour laquelle beaucoup de groupes chrétiens de personnes ayant un handicap psychique se sont tournés vers Thérèse. En contemplant la Sainte Face du Christ crucifié, elle découvre le visage de milliers d'hommes marqués par la souffrance humaine. Ayant communié à la joie de la naissance de Jésus pendant 10 ans (Noël 86), elle communique maintenant à sa Passion. Elle ne sent plus la présence aimante de Jésus. Il est caché. Elle comprend que la vie de foi est une marche au désert. Si le Bien-Aimé agit ainsi c'est peut-être pour qu'elle l'aime davantage ? Et si l'absence de Jésus devenait un trop plein de sa présence ? Quelques mois avant sa mort, Charles de Foucauld écrira aussi : « Quant à l'amour que Jésus a pour nous, Il nous l'a assez procuré pour que nous le croyions sans le sentir : sentir que nous l'aimons et qu'Il nous aime, ce serait le Ciel : le Ciel, n'est sauf rares moments et rares exceptions, pas ici-bas » (1916). Le désert dans la vie spirituelle n'est pas une absence de Dieu mais un trop plein de sa présence. Nous sommes devant le mystère de Dieu comme le petit enfant au bord de la plage avec son petit sceau

et qui voudrait vider la mer dans le trou de sable qu'il vient de creuser. Rappelons-nous que nous ne parlons pas de proximité Eucharistique mais bien de présence Eucharistique. Dans la vie spirituelle il nous faut passer de la proximité de Dieu à la présence de Dieu. Notre époque valorise beaucoup l'émotionnel spirituel qui serait le fruit de l'Esprit Saint. Ceci est sans doute vrai, mais les fruits de l'Esprit Saint sont d'abord dans la fidélité de la foi. Tenir bon dans la foi contre vents et marées : Voilà la vie du chrétien. Il en va de la foi comme dans l'amour. Aimer c'est vouloir aimer. Quand tu veux prier dit Jésus. La foi demeure un combat de chaque jour, un véritable combat spirituel.

Jusque Pâques 1896, Thérèse vivait l'expérience du ciel sur la terre, c'est-à-dire la lumière de la foi. Le Seigneur lui avait permis de constater tous les signes de sa tendresse. Mais désormais le ciel est obscurci par de lourds nuages qui font écran. C'est dans cet état que l'amour demeure. En même temps, Thérèse comprend les incroyants et l'athéisme de son époque. Elle vit une fraternité spirituelle avec ceux qui ne peuvent croire. « Jésus m'a fait sentir qu'il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi... Il y a vraiment des incroyants ». Elle les regarde comme ses frères et se préoccupe seulement d'être à la même table qu'eux. Elle a vécu la sainteté dans un cheminement de solidarité avec les hommes de son temps, comme Marthe Robin le vivra mystérieusement avec ces millions de morts, victimes des idéologies totalitaires de son temps. Thérèse continue d'aimer Dieu au cœur de la nuit et en même temps, elle aime l'humanité au cœur même de son incroyance ou de son refus de Dieu. Car l'homme est libre aussi de nier Dieu. « Les Saints ont fait des folies, écrit-elle. Ils ont fait de grandes choses. Ma folie à moi c'est d'espérer en réalisant que le Christ a aimé jusqu'à la folie ».

Thérèse a mesuré l'étendue massive de l'incroyance. Elle a mené le combat de la foi au nom de ses frères qui ne pouvaient croire. Elle n'a pas mené un combat contre les incrédules. Au contraire, elle a cru en leur nom au cœur de sa propre nuit. L'incroyance de ses frères l'a conduite à accompagner sa propre foi et à vivre la nuit de l'espérance. En cela, elle rejoint aussi Madeleine Delbrêl. À la racine de l'incroyance, il y a l'expérience du silence de Dieu. Elle ne se confond pas nécessairement avec l'indifférence. L'homme de ce temps doute que ce monde dans lequel il se trouve soit l'œuvre de Dieu : un monde

dur, violent, injuste et inhumain. Un monde où tout crie l'absence de Dieu : les guerres, les camps de concentration, mais aussi l'expérience quotidienne de la faim, de l'injustice, de la maladie et de la mort. À la racine de l'incroyance, il y a cette expérience du silence de Dieu qui pour beaucoup signifie son absence. Il y a de véritables déserts spirituels au cœur de notre humanité.

En même temps avec Thérèse on pourrait évoquer la souffrance physique qui correspond aussi avec la nuit des doutes. Thérèse a pu écrire : « Malgré cette épreuve qui m'enlève toute jouissance, je puis cependant m'écrier : « Seigneur, vous me comblez de joie pour tout ce que vous faites. » Thérèse a compris que les véritables pauvres se sont tous les hommes qui d'une manière ou d'une autre éprouvent la mort de Dieu dans leur existence. Ils errent comme des brebis sans pasteur. Thérèse a sans doute perçu au cœur des ténèbres de la nuit de la foi que ce silence de Dieu n'était pas un vide, mais un trop plein de sa présence. La splendeur de l'amour divin brille au cœur de la nuit, là où le silence de Dieu se fait le plus épais. Il faut savoir écouter ce silence pour laisser résonner cette question : « Qui donc est Dieu pour nous aimer ainsi ? »

Elle continue d'aimer Jésus dans la nuit la plus complète. La vie mystique se vit dans l'amour au quotidien. « Je n'ai pas envie d'aller à Lourdes, dit-elle, pour avoir des extases. Je préfère la monotonie du sacrifice. Le 30 septembre 1897, quelques instants avant de mourir, elle dira : « Je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour. Oh non, je ne m'en repens pas, au contraire ». Elle regarde alors le crucifix et dit « Oh, je Vous aime ». Thérèse méditera fréquemment le texte d'Isaïe 53 : « Son visage était comme caché ». La Sainte Face pour Thérèse, c'est l'insistance sur le visage de Jésus qui est aujourd'hui caché mais qui sera un jour reconnu. A la suite de Jésus, au moment de sa Passion, Thérèse entrevoit la venue du Royaume de Dieu. Jésus lui-même, face à la mort, alors que tout semble l'anéantir, célèbre dans l'action de grâces, la venue du Royaume : Il le voit accompli définitivement et il livre la coupe à cet accomplissement. C'est bien au cœur même de la nuit de l'espérance que Jésus institue l'Eucharistie. Les grands commencements sont toujours secrets. C'est avec le regard du Père qu'il s'agit de les percevoir. Dans la nuit de la mort où Dieu semble se taire, il nous est bien difficile de

percevoir les germes de résurrection et de la venue du Royaume. Or, c'est là que Thérèse comprend le sens de l'embrasement d'amour pour soulever le monde. Le monde n'est pas seulement appelé à être transformé. Il est invité à être transfiguré de l'amour même de Dieu. Elle prend la comparaison du levier dont le point d'appui est Dieu lui-même. Les Saints ont soulevé le monde en prenant appui sur Dieu Lui-même. Le seul obstacle, c'est la non confiance en Dieu.

On comprend cette expression à propos de Thérèse. « C'est une petite fleur d'hiver qui a réussi à pousser malgré le froid et les épreuves ! » Thérèse avait pressenti que le Carmel serait aussi pour elle le désert. « Je sentis que le Carmel était le désert où le bon Dieu voulait que j'aie me cacher ». Elle avait compris que le désert était un lieu où l'on cherche Dieu en grand silence et en profonde solitude. Elle ne savait pas que la vie de foi serait aussi une marche au désert et une nuit de l'espérance. Elle rejoint en cela l'expérience du prophète Elie à l'Horeb et elle entend Jésus lui dire : Avance dans l'espérance. « Malgré cette épreuve qui m'enlève toute jouissance, je puis cependant m'écrier : 'Seigneur vous me comblez de joie pour tout ce que vous faites' ». Thérèse a compris la parole de Jésus : « C'est par votre persévérance que vous obtiendrez la vie » (Luc 21,9). Ses doutes ne portaient pas sur l'existence de Dieu mais sur l'au-delà. « Il me semblait qu'après la mort, il n'y a plus rien : ce qui m'attend, c'est la nuit du néant ». Elle a prié pour tous ceux qui ne sont point éclairés du lumineux flambeau de la foi afin qu'ils le voient luire enfin.

A la suite de Charles et de Thérèse, donner sens à nos déserts humains et spirituels.

Dieu est icône et la véritable icône du Père c'est Jésus. Nous les humains nous préférons les idoles et nous fabriquons un dieu à notre image. Or « nul n'a jamais vu Dieu » et seul Dieu peut faire voir Dieu. Alors comment rester fidèle ? Avec le bois, Dieu fait une croix alors que nous, nous préférons y tailler des idoles. Le silence de Dieu durant le Samedi-Saint est la nuit de la foi et la nuit des sens comme l'ont vécue tant de mystiques.

En même temps c'est là que nous naissons à la vraie foi et que se joue notre liberté. Le silence de Dieu crée la liberté de l'être humain. Ce sont nos fausses images de Dieu qui tombent peu à peu.

Jésus nous rejoint dans les profondeurs des ténèbres. « Il est descendu aux enfers » disons-nous dans le Symbole des Apôtres. Il nous rejoint aussi dans nos propres enfermements, dans les enfers de l'humanité. Dieu se fait proche jusque-là. Il rejoint l'enfer du drogué, l'enfer du déprimé, l'enfer du suicidaire. On ne peut pas dire à Dieu : « Tu ne connais pas ce temps de notre vie qui est un véritable enfer ». Il est allé jusque-là. C'est la preuve même de Son Amour pour tous les êtres et les plus blessés de la vie. Dieu est-il absent des camps de concentration ? Dieu est-il absent des grandes épreuves que nous traversons ? A-t-il abandonné l'humanité devant ses drames ? Il y a des samedi-saints qui deviennent des temps de doute et d'incroyance. Et si Dieu était là, à nos côtés, luttant avec nous contre ces forces des ténèbres ? Il y a des morts qui sont des destructions mais il y a aussi des morts qui sont des résurrections. Prenons l'exemple du grain de blé : Il peut se dessécher peu à peu dans un grenier. Il meurt et se détruit à jamais en devenant poussière. Ou bien le grain de blé peut être planté en terre. Son écorce pourrit pour laisser naître la vie. Il meurt à lui-même pour devenir épi. Le Dieu de Jésus, ce Dieu du Samedi-Saint est celui qui fait passer de la mort à la vie. Cela demande du temps avant de voir éclore les premiers germes de vie, sinon Dieu serait un magicien et non le Dieu de vie. Tout autre Dieu n'est qu'une idole que nous nous fabriquons. Il n'est pas le Dieu de Jésus-Christ. Jésus a vécu ce silence du Père au moment de la nuit de la Passion au Jardin des Oliviers. Finalement c'est le même chemin qu'emprunte le disciple de Jésus. Le Père Eloi Leclerc écrit : « Où était le Père ? Où était donc cette proximité ineffable ? L'absence du Père c'est l'agonie du Fils. Une agonie qui montrait à quel point Jésus se sentait Fils. Il ne pouvait vivre hors du Père... C'est l'heure du silence de Dieu. L'heure où Dieu laisse l'homme être homme et se décider lui-même en toute liberté... Mais c'est l'heure où l'homme doit laisser Dieu être Dieu, dans l'adoration de son mystère... Jésus se reprend : « Non pas ce que je veux, dit-il au Père, mais ce que tu veux ». Sa prière s'achève par une remise totale de soi à la volonté du Père ».

L'épreuve de l'attente

L'auteur de l'Épître aux Hébreux (Ch. 11) développe le thème de la foi exemplaire des ancêtres. « Abraham attendait la ville pourvue de fondations dont Dieu est l'architecte et le constructeur. C'est dans la foi qu'Abraham et Sara moururent sans avoir reçu l'objet des promesses, mais ils l'ont vu et salué de loin » (11, 10-13). L'épître évoque la même situation pour Moïse. « Il avait, en effet, les yeux fixés sur la récompense. Par la foi, il quitta l'Égypte sans craindre la fureur du roi, comme s'il voyait l'invisible, il tint ferme » (11, 26-27). Et un peu plus loin l'auteur ajoute : « Tous ceux-là, bien qu'ils aient reçu un bon témoignage à cause de leur foi ne bénéficièrent pas de la promesse : c'est que Dieu prévoyait pour nous un sort meilleur et ils ne devaient pas parvenir sans nous à la perfection » (11, 39-40).

La promesse c'est la venue d'un Sauveur. C'est exact et pourtant l'espérance de son Règne est encore un acte de foi. C'est le déjà là et le pas encore car l'attente se fait toujours trop longue. Les premiers chrétiens s'impatientaient déjà. A la lumière de Pâques et de la Pentecôte, ils pensaient que le Christ allait revenir tout de suite. La communauté de Thessalonique, par exemple, reflète cette mentalité au point que le travail n'est plus nécessaire puisque le Seigneur va revenir. (2 Th. 3,6). Paul leur rappelle le devoir de veiller et de travailler. Attendre le jour du Seigneur ne veut pas dire démissionner ni tomber dans une attitude passive. Deux mille ans après nous attendons toujours ! Pourquoi tant de résistances de la part des forces des ténèbres ? Pourquoi la lumière de Dieu n'est-elle pas foudroyante comme l'éclair ?

Nous devinons que l'attente peut devenir déception. Les disciples d'Emmaüs vont exprimer cette réalité : « Nous espérions, nous, que c'est lui qui délivrerait Israël ; mais avec tout cela voilà deux jours que ces choses se sont passées » (Luc 24, 21). N'oublions pas qu'au Jardin des Oliviers, les disciples ont été dispersés. Certains sont retournés chez eux. Or quelqu'un dans l'Évangile était préparé à vivre ce temps de l'attente : C'est Marie. Ce n'est pas par hasard que pour vivre ce temps du Samedi-Saint, Jésus ait confié Jean à Marie. C'est elle qui allait l'aider à vivre ce passage. Grâce à elle, il serait le premier à croire devant le tombeau vide. « La Vierge Marie, dans le « pèlerinage de la foi » est

allée jusque dans la nuit du tombeau ». Ce que Marie a vécu à Nazareth au contact du Fils de Dieu, du mystère de Dieu fait homme, l'a préparé à accueillir la nuit du Vendredi Saint et du Samedi-Saint.

L'Eglise progresse dans sa foi en suivant l'itinéraire de Marie car elle a appris à s'accorder au temps de Dieu. Et c'est la raison pour laquelle Jésus nous la confie comme guide. Pensons à la prière de St Bernard : « Regarde l'étoile, invoque Marie... O Toi qui te vois ballotté dans les courants du siècle, au milieu des orages et des tempêtes, de manière plus périlleuse que si tu marchais sur terre, ne détourne pas les yeux de l'éclat de cet Astre (Marie), si tu ne veux pas sombrer dans les tempêtes ». Nous n'avons pas pris sur l'avenir mais en vivant fidèlement le présent au cœur de la nuit avec Marie, nous le vivons toujours comme l'attente d'un avenir qui nous sera donné. Nous pensons ici à tant de témoins de la nuit de la foi, depuis la petite Thérèse jusqu'aux sept moines de Tibhirine. Christian de Chergé, le prier, écrira : « Personnellement, j'éprouve le désir de placer le surcroît d'incertitude où nous vivons sous le signe d'un surcroît de confiance et d'abandon ». « Insécurité ? ». C'est une grâce de choix, la plus inconfortable pour qui ne songe qu'à dormir, la plus propre à la vigilance : « Veillez, vous ne savez pas ». Une Petite Sœur du Père de Foucauld, Sœur du Sacré Cœur, tuée en Algérie le 25.11.95 portait sur elle ce petit texte au moment de sa mort : « Le moment présent est une frêle passerelle : si tu la charges de regrets d'hier, de l'inquiétude de demain, la passerelle cède et tu perds pied. Le passé ? Dieu le pardonne. L'avenir ? Dieu le donne. Vis le jour d'aujourd'hui ! ». Cette petite sœur s'en allait pour participer à l'Eucharistie. Elle a été tuée quelques minutes avant la messe. « Vis le jour d'aujourd'hui » même s'il est un Vendredi Saint, même s'il est un Samedi Saint. L'avenir ? Dieu le donne de manière mystérieuse à travers nos échecs, nos souffrances et nos morts. L'espoir est mort, l'espérance continue de vivre car elle s'enracine dans l'abandon à Dieu. « La foi est le moyen de posséder déjà ce qu'on espère et de connaître les réalités qu'on ne voit pas » (Héb. 11, 1).